

DANS LA MÊLÉE



EXTRAIT DE GUERRE AU PARADIS, MARS 2010.

Ce texte, que nous avons choisi de republier ici, est l'édito de la revue anarchiste *Guerre au Paradis* n°1, publiée à Paris en mars 2010, dont on pourra télécharger le fichier pdf à l'adresse : guerreauparadis.blogspot.fr



La revue n'ayant pas sorti de numéros depuis, nous apprenons que les personnes derrière n'excluent pas la possibilité d'un nouveau numéro, un jour ou l'autre.

*« Le miracle n'est pas de ce monde,
mais même les planches les plus dures peuvent être transpercées. »*
Hannah Arendt.

Ici et là, des interrogations surgissent : la restructuration actuelle du capitalisme ne présente-elle pas des caractéristiques particulières et inédites ? Quelque chose n'a-t-il pas été profondément bouleversé dans la reproduction des rapports sociaux créés par cette société ? N'y a-t-il pas là, sous nos yeux surpris, une brèche grande ouverte, un espace dans lequel s'engouffrer, une occasion à saisir dans les multiples tensions actuelles ?

Quand l'économie tousse en reprenant son souffle, pendant son toilettage régulier, l'Etat lui injecte des milliards d'euros comme on donne de l'aspirine en cas de fièvre. Et après la « crise » passagère, tout reprend son cours normal, entre la tyrannie du chantage au chômage et la misère de l'exploitation par le travail.

Tout à coup, on crie au retour de la guerre de classe, c'est la bonne vieille violence prolétarienne qui renaît à coup de bonbonnes de gaz et de séquestrations de dirigeants. N'en doutez pas, la bourgeoisie tremble devant le soulèvement qui arrive (sic).

Vous aviez enterré le sujet révolutionnaire, ô incrédules, le voici qui revient par la grande porte de l'histoire, de Clairoix aux usines de Pyeontaek en Corée. Beaucoup attendaient ce moment avec anxiété, les pieds frétilants dans les starting blocs de la grande mobilisation sociale de masse. Les prolétaires y vont, alors on peut suivre !

Nous pouvons d'ores et déjà creuser des fosses communes sous les fenêtres de la Bourse, ces tarés de traders s'y jeteront d'eux-mêmes, convaincus que la fin est proche...

LA crise, la der des ders, je t'en donne mon billet ! Pourquoi s'emmerder à réfléchir sur les façons d'affronter le système, puisque de toute façon il s'écroulera tout seul ?

Braves révoltés ! Vous qui rêvez d'infléchir le cours des choses, défiant l'histoire avec votre fierté individuelle, vous n'êtes que des naïfs reliquats de la légende de David terrassant Goliath, mais votre fronde rebelle ne pèse pas bien lourd en réalité.

Comment faut-il encore vous le dire ?

La Raison est dans l'histoire, et vous, petites choses, petites choses entièrement déterminées par le Grand Tout, vous n'êtes presque rien, un rien qui s'agite vainement, brandissant sa volonté en étendard. Si tout est écrit d'avance, il n'y a rien de préférable à rien, il n'y a pas de bons choix étant donné que le choix est une illusion quand tout n'est que détermination. Pas de pratiques à diffuser, pas plus qu'à exclure. De toute façon, la communisation arrive à grands pas invisibles, dès que le mouvement historique aura éliminé lui-même les derniers obstacles à son triomphe.

Seulement voilà : de notre point de vue, la domestication n'a jamais été aussi sophistiquée, et aussi présente dans son emprise sur nos vies, des écoles aux patrouilles policières, de la prison au salariat, de Police Emploi à ces milliers d'yeux -citoyens volontaires ou caméras de surveillance- scrutant le moindre de nos mouvements à chaque coin de rue, qui accompagnent la peur diffuse et une certaine résignation face au merdier qui nous tient en otages.

Loin de nous l'idée qu'il ne se passe rien, bien au contraire. Mais là où il se passe des choses, c'est que des individus ont décidé de passer à l'action, avec résolution et volonté. Ce ne sont pas des abstractions qui peuvent venir à bout de l'oppression, mais des révoltes bien réelles et concrètes. Et ces révoltes, ces colères accumulées souvent trop longtemps, ne sont pas non plus la panacée, elles ne nous disent pas toujours tout des motivations des personnes révoltées, ni de leurs désirs, ni de leurs perspectives. Et le discrédit quasi-général dans lequel se trouvent partis et syndicats, si il nous réjouit en soi, ne suffit pas non plus à donner un indicateur

fiable sur le degré de conflictualité entre le pouvoir et les exploités, ni sur la capacité actuelle de ces derniers à agir de manière autonome, en se passant de médiateurs et d'intermédiaires, y compris des « syndicalistes de base », remis récemment au goût du jour. Pas plus que l'utilisation de bouteilles de gaz vides placées symboliquement devant les usines pour la photo dans le journal, ou des « retenues » sur des dirigeants pour obtenir une prime de licenciement un peu supérieure, ou pour diminuer le paquet des salariés virés d'une boîte. En d'autres termes, la forme ne dit rien, ou pas grand chose, ou pas assez, du fond des actions menées. Et si chacun sent que la paix sociale est toute relative, les tensions à l'œuvre actuellement sont non seulement aléatoires et limitées dans le temps (en tout cas prises séparément, la tension sociale globale étant permanente), mais elles n'affichent pas non plus ouvertement ni clairement des volontés de rupture avec ce système dans son entièreté. Nous ne parlons pas ici de jouer les puristes, mais de la nécessité d'observer les événements avec lucidité plutôt qu'avec les lunettes troublées de l'idéologie et de la basse propagande. Les situations de tensions n'offrent aucune certitude quand à leur débouché, seulement des possibilités, dont celle de participer à un antagonisme antiautoritaire tout en brisant l'isolement créé par le contrôle et la répression.

Dans tous les cas, nous ne pouvons rester à la merci d'aucune autorisation, d'aucune légitimité, ni rester à la remorque de quelque mouvement d'ampleur (quoi qu'on en pense du reste), ni attendre que le capital s'effondre tout seul. L'attente et la patience ont leurs limites, et placer l'essentiel de ses prétentions révolutionnaires dans les mains d'un miracle à venir, c'est se condamner à l'état de spectateur, dans le meilleur des cas, de spectateur lucide, analysant ce qui se passe autour de lui pour décider quel sera LE bon moment pour agir enfin. Mais spectateurs encore, suivants infiniment, et dans certains cas, vils souteneurs.

Nous voulons, en ce qui nous concerne, rendre des coups, renouer avec le goût de l'offensive, et nous comptons y réfléchir sérieusement. Ce journal essaiera d'y contribuer.

Le débat sur la question révolutionnaire, alimenté de textes et de discussions pour la plupart informelles, n'est jamais fini. Ce débat semble

parfois se concentrer sur le seul problème de la méthode à adopter pour parvenir à une fin supposée commune à tous les révolutionnaires.

Plusieurs traits ont marqué cette discussion ces derniers temps : tout d'abord, la question de l'Unité des révolutionnaires (et plus spécifiquement, l'unité des anarchistes) ayant été écartée il y a longtemps, on la voit ressurgir d'une façon plus fine, sous la forme d'une forte incitation à participer à des campagnes communes et unitaires, sur des bases a priori consensuelles, qui résoudraient les multiples divergences. Du « remballage ton pape » à « Non à l'OTAN », en passant par des votations citoyennes pour sauver le service public d'Etat (la Poste), toutes ces tentatives étaient censées démontrer le bien fondé d'une démarche collective auto-définie comme « anarchisme social », ou pire, « anarchisme politique ».

Parallèlement à cette apparente recherche de « bases communes » pour réunir les anarchistes, force est de constater que certaines pratiques et idées se sont vues écartées du cadre de ces discussions, soit par des critiques acerbes, soit par l'ignorance et le silence, tout aussi parlants. Que les choses soient claires : nous sommes favorables à une critique vivace des positions de chacun, que cette critique prenne les gants de la politesse ou non. Tout le monde ou presque, parmi les premiers concernés, s'accorde à réfuter l'existence d'une « grande famille » révolutionnaire ou anarchiste, soudée et uniforme, bien que certains véhiculent à l'extérieur cette image, en employant des expressions comme « LES anarchistes sont favorables à... », « pour LES anarchistes... », etcetera.

Les divergences sont réelles, profondes, et il paraît évident que, s'il est très facile de mettre d'accord un grand nombre de personnes sur la nécessité de mettre à bas l'Etat et le capitalisme, les propositions sont nombreuses pour y parvenir, parfois incompatibles entre elles. Il nous paraît également que le problème de l'oppression ne s'arrête pas à l'Etat et à ses flics, pas plus qu'à la seule exploitation économique, mais soulève d'autres phénomènes, parfois plus larges et moins visibles. Non que la colère anti-flic, même primaire, soit de nature à nous déplaire, au même titre que la haine de classe contre les patrons et autres gardes-chiourme, cela va sans dire.

Pour en revenir aux faits, nous disions que deux grandes « tendances », ou plutôt deux grandes questions se sont trouvées interrogées, développées et critiquées : la question individuelle et la question de l'offensive. Si ces thèmes ne sont pas nouveaux, et qu'ils soulèvent encore les pas-

sions, c'est qu'ils sont sensibles au plus haut point, et que faire l'impasse sur eux lorsque l'on parle de lutte pour la liberté semble pour le moins absurde.

Il est bien difficile pour nous d'envisager une révolution sociale si on la conçoit comme une sorte de mouvement quasi-mécanique mettant à l'œuvre des forces obscures et mystérieuses, indéchiffrables pour le commun des mortels, exceptés les quelques rares privilégiés ayant tout compris du matérialisme historique et qui, du haut de leur Q.G., auraient saisi à peu près tout.

En d'autres termes, il est étrange de penser à une révolution qui se ferait à l'insu des personnes, ou sans des personnes réelles pour la faire ; une révolution qui ne dépendrait pas de la volonté humaine de chacun et d'une jonction des efforts aux désirs. A la question : « A quoi sert la critique pratique radicale du capitalisme et de l'Etat ? », on nous répondrait « A rien. Le capital, par sa contradiction, porte en lui sa propre critique, et à terme, sa propre abolition. L'histoire sera la seule et ultime juge de ce système condamné. »

Donc repose-toi, et attends la fin. Tous ces gens que tu vois, lançant des pierres, tabassant leur patron, brûlant leur usine, s'affrontant aux keufs, tout ça n'est rien, car l'individu n'est rien, il n'y a qu'un phénomène déterminé.

Qu'est-ce que l'individu, en deçà du rapport social ? Rien.



D'aucuns se demandent : « La servitude volontaire est-elle une réalité ? »
On crie à l'outrage.

Posons les choses autrement : ce monde doit être subverti ; très bien.

Ce monde peut-il être renversé en respectant son propre fonctionnement, en suivant sa marche vers le néant durable, selon sa logique ?
L'élève peut-il faire trébucher son prof sans lui faire un croche-patte, sans disposer des pièges sur son chemin, sans scier les pieds de sa chaise ? Le prisonnier peut-il s'évader sans chercher une brèche dans la surveillance carcérale ? Sans prendre le dessus sur les mâtons, sans creuser un tun-

nel? Le prisonnier peut-il s'évader s'il n'en éprouve pas le désir ?
Les soldats rendront-ils les armes s'ils n'en ont pas la volonté, ou s'ils n'y
sont pas forcés par une situation défavorable pour eux ? Les proxénètes de
la politique disparaîtront-ils sans qu'on les chasse à coup de pied au cul ?
Les patrons décideront-ils eux-mêmes de mettre la clef sous la porte du
capitalisme ? Les dominants voudront-ils abandonner miraculeusement
le pouvoir qu'ils exercent, sans une pression sociale réelle ?
Les prisons, les temples et les usines s'effondreront-ils sous leur propre
poids, sous l'effet d'un vent d'automne ?
Non.

Nous nous demandons alors : pourquoi ce système tient-il toujours en
place ?

La question est jugée plus tolérable.

Plusieurs tentatives de réponse sont alors esquissées :

- Ce système répond aux attentes de la grande majorité, et seule une infime partie des populations désire réellement un bouleversement révolutionnaire.
- Personne n'aime ce système, mais la peur l'emporte sur la révolte, et la répression sur les révoltés.
- Les autres systèmes possibles ont été essayés, ils sont pires que la démocratie capitaliste, alors, même par défaut, autant se contenter de ce que l'on a.

Rien de bien satisfaisant dans ces réponses. Il va de soi qu'un certain nombre de personnes veulent que ce monde et sa logique restent tels qu'ils sont. Parce qu'ils en ont intérêt. Parce qu'il est, paraît-il, agréable d'avoir des esclaves à son service. Parce qu'ils ont de grosses voitures roulant à tombeau ouvert sur de belles et lisses autoroutes. Parce qu'ils peuvent regarder la ville s'agiter du haut de leurs luxueux appartements. Parce que les croissants au beurre sont montés tous les matins par la bonne. Parce que l'argent ne manque jamais, que la police fait son travail, et que la justice veille sur la mauvaise herbe.

Mais aussi parce qu'il vaut mieux avoir un HLM plein de fuites d'eau qu'être à la rue, avoir un boulot idiot que de mendier pour obtenir ce boulot idiot ou un autre, ou pour obtenir un peu de fric. Parce qu'on se fait moins emmerder par les flics quand on est « en règle » que quand on n'a pas les garanties que l'Etat exige.

Sois en règle, servile, et tu auras un HLM et quelques sous. Sois plus servile et tu auras ton deux pièces meublé. Sois plus servile encore et tu auras peut-être le festin à chaque repas. Sois zélé, fidèle parmi les fidèles, et tu auras peut-être les vacances aux Antilles, le 4/4 rutilant, le beau studio dans le beau quartier riche, la belle secrétaire qui te mâche ton taff, le gros salaire, et la vie relativement facile.

Grimpe, monte, progresse. Obéis, sois sage, ne fais pas un pas de travers. Avoir, et croire à la possibilité d'obtenir ce que la société peut encore promettre sous conditions, la possibilité d'être la norme, ou d'être dans la norme.

Et l'on nous parle d'*individus* ? Et cette société serait *individualiste* ?

Allons-donc ! L'individualisme est-il la marche forcée et mimétique, la course bouffonne pour attraper l'os que brandit le maître arrogant ?

L'individualisme est-il cet effort grotesque afin de ressembler au modèle, le pitoyable sacrifice de soi devant l'idole autoritaire ?

Est-il l'ambition de devenir soi-même un de ces modèles établissant sa norme, que d'autres suivront aveuglément ?

L'individualisme est-il l'uniformité dans la tristesse et le désespoir ?

L'individualisme est-il autre chose qu'un mensonge que cette société de masse et de désolation nous vend au prix fort ?

Est-il le retrait hors de toute lutte, le repli à la campagne en attendant que le ciel continue à nous tomber sur la tête, la négation des relations humaines, de l'affinité et de l'amitié ?

Nous voyons au contraire brimades, sanctions, répression, punitions, menaces, corruption, rackets en tout genre et chantages exercés sur les millions de personnes humaines devenues indésirables.

Nous voyons mil barrières sociales érigées par des siècles de civilisation et de domestication, faire obstacle à toute possibilité de développement réel de l'individualité.

L'individu ?

C'est notre recherche, notre effort propre, la tension qui nous anime, qui tendent à la réalisation de nos rêves anormaux de liberté. La recherche d'une plus grande cohérence possible entre nos idées et nos pratiques. C'est notre volonté d'agir le plus possible selon l'éthique que nous nous donnons à nous-mêmes.

C'est notre capacité à dire « non » là où l'on cherche à nous faire dire « oui maître ». Ou, comme Clément Duval et son poignard, de dire « au nom de la liberté je te casse la tête » au son du « au nom de la loi je vous arrête ».

C'est notre capacité à reconnaître l'infamie dans la contrainte, et la laideur dans ses agents.

C'est la reconnaissance de l'individualité de ceux et celles qui vivent en cherchant la liberté. La possibilité d'une affinité profonde avec eux, d'une réelle réciprocité et d'une libre association. C'est la haine viscérale de toute domination comme de toute exploitation.

Et partant de là, de réflexions constantes et d'un vif ressentiment, d'une pensée et d'une sensibilité antiautoritaires, nous cherchons les moyens de desserrer l'étau, puis de le briser pour de bon. Et on ne brise pas une machine à broyer en attendant que ses mécanismes ne rouillent, ni en restant les bras croisés à explorer les profondeurs de la métaphysique.

L'image de l'étau n'est pas choisie au hasard, car l'oppression est certes quelque chose qui tend à nous écraser, mais aussi qui nous entoure et nous enserme, comme une nasse policière se referme sur des manifestants piégés. Parfois les manifestants peuvent bouger, trouver une rue adjacente par laquelle se retirer. Mais la retraite n'est jamais que provisoire.

Il n'y a pas de « zone libre » ou libérée sur cette terre, pas d'espace ni d'individu en-dehors. On peut se sentir « libre dans sa tête », mais ça ne change pas grand-chose en réalité. Le flic viendra vous chercher à l'heure venue, les radiations nucléaires et les OGM viendront jusqu'à vous, la loi ne vous oubliera pas, et l'illusion de l'extériorité ne tiendra pas plus d'une seconde.

Nous sommes dedans, nous sommes des individus dans la mêlée, et c'est de là que part notre révolte, c'est dans cet environnement que nous prenons part aux luttes contre l'existant, en tentant de faire sauter les murs, idéologiques et matériels, qui nous emprisonnent.

C'est contre ces murs et contre la force des rapports sociaux présents que les luttes meurent ou l'emportent, contre ces murs que les révoltes frappent, se fatiguent parfois en fonction de leurs limites, mais s'acharnent et ne renoncent pas.

Une insurrection dans cette optique n'est donc pas vraiment cernable, ni contrôlable, ni réductible à aucune idéologie –forcément réductrice– mais une volonté partagée par des milliers de personnes et qui se cristallise à certains moments.

Des moments rares, que les prophètes ne tentent de prévoir qu'en se couvrant en même temps de ridicule, ou des habits du blanquisme new-age. Des moments où il est possible pour chacun de prendre position, la même position qu'on peut prendre au quotidien, avec les limites qu'une situation plus ou moins pacifiée comporte inévitablement.

Des moments où le temps déterminé par les contraintes sociales s'arrête, et où tout un chacun peut se mettre à se rappeler au bon souvenir de tout ce qui l'a empêché de vivre des années durant, et lui régler son compte. Où l'on a plus à réfléchir au quotidien terne de l'aliénation et de l'exploitation, où l'on sait que demain on se lèvera non pour enrichir un patron, mais pour lui faire la misère et saccager son entreprise.

Des moments où les anti-grévistes apprennent enfin à faire profil bas, où les artères commerciales se transforment en un terrain d'affrontement avec l'Etat, où le mobilier urbain est ramené à sa valeur d'usage dans les barricades.

Nous sommes convaincus que l'insurrection n'appartient à personne, et que nous ne pouvons l'avoir « ici, maintenant, tout de suite ». Tout cela est bien imprévisible, et en un sens, c'est tant mieux. Personne n'est maître de ce type de soulèvement. Mais cela ne nous interdit pas de parler de nos perspectives, de celles vers lesquelles nous tendons malgré nos faiblesses intrinsèques, vers lesquelles nous orientons nos révoltes, qui elles, sont entièrement entre nos mains, car dans nos cœurs.

L'insurrection est un fait social réel, l'extension d'une révolte contre les conditions sociales qui nous sont faites, son intensification en une conflictualité ouverte contre le pouvoir. Là, il n'est bien sûr aucunement question de deux armées se faisant face et s'affrontant, mais d'une lutte éparse, diffuse et large, qui rend le contrôle et la répression de plus en plus impuissantes à rétablir l'ordre.

Lorsque nous parlons de guerre sociale, nous ne parlons pas d'un conflit de type militaire, et seuls les escrocs peuvent en parler en ces termes. La guerre désigne tout type de combats, armés ou non, opposant des entités hostiles entre-elles. Bien entendu, on ne peut pas vouloir cette guerre

pour elle-même, et personne ne combat sans but, hormis peut-être les hooligans et les mercenaires. Mais il n'y a pas plus de raisons de rayer de notre vocabulaire le mot « guerre » que les mots « lutte », « conflit », « combat », sous prétexte que le premier terme serait jugé trop prétentieux ou qu'il révélerait une indéniable dérive mythomane. On a toujours parlé, historiquement, de guerre de classe, par exemple, sans que cela ne soulève les boucliers modérateurs.

La guerre sociale est une vieille histoire, elle est le constat que de tout temps, des conflictualités diverses ont opposé à la domination des formes de réponses variées. De l'attaque diffuse, petite, grande, communiquée ou non, reproductible à souhait aux grèves sauvages, occupations, sabotages jusqu'à l'émeute, la prise d'arme, l'insurrection... Jamais le répit de la domination ne fut total, et notre but est de le briser hargneusement, mais avec la joie qui caractérise l'émancipation. La guerre sociale ne se commence pas, l'on ne peut qu'y contribuer.

Il y a des raisons à cette hostilité contre la domination, comme il y a des raisons à toute inimitié ; nous savons pourquoi nous détestons les religions, les nations et leurs frontières, les démocraties et leurs prisons, les écoles et leur domestication, les flics et la justice, les machos et les racistes, l'Etat et l'argent, le salariat et les mafias.

Nous savons également que nous n'avons qu'une vie, mais passons.

Dès l'instant où nous avons une image assez précise de tout ce qui nous empêche de vivre librement, nous n'avons pas besoin du renfort de quelque dogme préfabriqué, et qui nous dicterait le chemin à suivre. Nous avons plutôt besoin d'une analyse assez lucide des rapports de force et des tensions à l'œuvre tout autour de nous et en permanence. Une analyse qui puisse nous indiquer quels schémas ne seront jamais les nôtres (de la politique à toute collaboration avec des autoritaires, quelle que soit leur couleur), quels moyens seront ou ne seront pas les nôtres, selon notre éthique anarchiste ; mais aussi avec qui tisser une affinité réelle, dégagée de toute arrière-pensée basement tacticienne, et avec qui il n'y aucune entente possible, ni réconciliation envisageable. Une analyse à partir de laquelle nous puissions envisager quelles sont nos possibilités concrètes d'offensive contre la domination sous toutes ses formes.

Il va sans dire, compte-tenu de ces quelques remarques, que l'usage de la violence, une fois qu'on l'a débarrassée de tous les fantasmes qui l'entourent, est déterminé dans nos pratiques par trois principales considérations : nos perspectives, notre morale, et les possibilités créées par des situations plus ou moins avancées de lutte.

Différents facteurs qu'on ne peut séparer, sans altérer du même coup ce pour quoi nous nous battons.

Violence contre la violence de la domination, dans une optique révolutionnaire, et non élucubrations sur les bienfaits de la guerre civile, qui ne peut définitivement plaire qu'aux nihilistes, ou aux puissants qui ont tout intérêt à ce que les indésirables de ce monde se déchirent et se détruisent entre eux. Dans un certain sens, la guerre civile est déjà là, sous nos yeux, dans le communautarisme, le racisme, le sexisme, l'homophobie latente, la compétition au travail et ailleurs, la délation et autres fléaux. Et c'est précisément contre cette situation que nous luttons au quotidien, persuadés que le culte de la violence en soi ne mène nulle part, tout comme un insurrectionnalisme vide de tout contenu et faisant le sacrifice de la réflexion. Il y a là peut-être une puissante illusion qui sait utiliser les moyens spectaculaires, mais certainement pas de quoi nous séduire.

Ainsi, toutes les personnes qui refusent de prêcher le catéchisme du nombre ont, de fait, fait un pari difficile, modeste mais autonome, celui du fond et de la forme en un tout inséparable, et des possibilités de leur diffusion. Un pari qui accepte sans regrets l'abandon des mirages inhérents à l'invocation des foules, de la lutte massive, du sujet révolutionnaire qui change de nom selon la mode, mais qui ne garde pas moins les limites de toute abstraction idéologique.

Eh bien oui, nous partons de nous, et n'aspérons à représenter qui que soit d'autre, ni à constituer quelque parti imaginaire ou quelque avant-garde puante et forcément autoritaire.

Et encore une fois, il nous semble que l'isolement où souhaite nous acculer l'Etat ne pourra être brisé qui si chaque individu sentant vibrer la colère dans son cœur prend ses responsabilités et met la main à la pâte, sans chercher une quelconque légitimité, cette doctrine très démocrate et autoritaire de la majorité, qui ne peut être accordée que par l'Etat ou par ceux qui rêvent de prendre sa place.

Aussi, lorsqu'on nous reproche de nier l'impuissance qui serait la nôtre, notre entêtement à maintenir l'offensive avec nos moyens limités, de prétendre « faire l'insurrection maintenant avec quelques pavés, fumigènes et bombes de peinture », nous pensons qu'il y a là un malentendu.

Nous ne confondons pas chaque action particulière avec la révolution, mais nous ne les séparons pas totalement non plus. Quelques vitrines brisées ne sont pas une révolution, pas plus qu'une émeute n'est une insurrection, mais elles sont une contribution parmi d'autres possibles au développement d'une perspective, et chacun à la possibilité d'apporter la sienne, en l'inscrivant dans un antagonisme social clair contre l'oppression et ses agents.

L'impuissance est donc plus liée à un certain contexte plus ou moins pacifié, à une insuffisance de la tension révolutionnaire qu'à nos pratiques, qui, si elles ont conscience de leurs limites, ne se résolvent pas à l'abandon et au renoncement, attitudes qui font la joie des ennemis de la liberté.

En définitive, nous n'avons que ces quelques réponses à donner à de nombreuses critiques formulées ici et là, mais en aucun cas la clé du problème, la formule magique, voir la prétention de détenir la vérité de la lutte, les solutions toutes faites.



Une chose nous semble pourtant claire :
Les attaques doivent se multiplier,
aussi vrai que nos révoltes font nos solidarités.

Déjà paru:

- *Considérations sur les assemblées*

- *Angry Brigade* – Elements de la critique anarchiste armée en Angleterre
- *Terreur et union nationale* – Considérations sur «l'affaire Mohamed Merah»
- *Now war is declared* – Journal à numéro unique sur les émeutes anglaises d'août 2011

- *La reproduction de la vie quotidienne* – Fredy Perlman

- *Notre Individualisme* et autres textes...

- *Noam Chomsky et ses amis...* Une imposture au sein de l'anarchisme

- *Fra Contadini* – Errico Malatesta

- *Réflexions sur l'individualisme* – Manuel Devaldès

- *Au centre du volcan*

- *Contre l'Unité* – Recueil de textes contre la mythologie unitaire

- *Dissonances* – Alfredo M. Bonanno

- *Apologie* de l'anarchiste Nikos Maziotis

- *Et Notre Haine Rit...* – Renzo Novatore

- *Aux Errants*

- *Je suis l'ennemi de la propriété individuelle* – Clément Duval

- *De la Politique à la Vie* – Wolfi Landstreicher

Pour toute information, commande, proposition
de présentation des livres et brochures de cette liste : ravage@riseup.net
Pour télécharger et imprimer ou lire les brochures : <http://ravageeditions.noblogs.org>

« LA GUERRE SOCIALE EST UNE VIEILLE HISTOIRE, ELLE EST LE CONSTAT QUE DE TOUT TEMPS, DES CONFLICTUALITÉS DIVERSES ONT OPPOSÉ À LA DOMINATION DES FORMES DE RÉPONSES VARIÉES. DE L'ATTAQUE DIFFUSE, PETITE, GRANDE, COMMUNIQUÉE OU NON, REPRODUCTIBLE À SOUHAIT AUX GRÈVES SAUVAGES, OCCUPATIONS, SABOTAGES JUSQU'À L'ÉMEUTE, LA PRISE D'ARME, L'INSURRECTION... JAMAIS LE RÉPIT DE LA DOMINATION NE FUT TOTAL, ET NOTRE BUT EST DE LE BRISER HARGNEUSEMENT, MAIS AVEC LA JOIE QUI CARACTÉRISE L'ÉMANCIPATION. LA GUERRE SOCIALE NE SE COMMENCE PAS, L'ON NE PEUT QU'Y CONTRIBUER. »



<http://ravageeditions.noblogs.org>

ravage@riseup.net

